

La vie des morts et des vivants
Un conte de Noël d'Arnaud Desplechin

André Roy

Séries télé

Number 138, September 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21434ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2008). Review of [La vie des morts et des vivants / *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin]. *24 images*, (138), 35–35.

Un conte de Noël d'Arnaud Desplechin

La vie des morts et des vivants

par André Roy

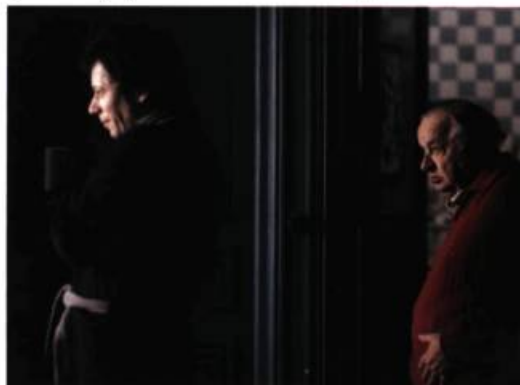
Une histoire de famille encore une fois chez Arnaud Desplechin, avec ce sixième film qui est pour ainsi dire la suite de *Rois et reine* et de *Comment je me suis disputé (ma vie sexuelle)*; on y retrouve, entre autres, les mêmes noms de personnages (Paul, Sylvia, Vuillard...) et les mêmes acteurs (Catherine Deneuve, Mathieu Almaric, Emmanuelle Devos...). Une histoire de généalogie, de rapports parents-enfants, de frères-sœurs, mais, comme il avait été dit dans *La vie des morts*, moyen métrage de Desplechin et son premier film, qui, revu, peut être considéré comme la matrice de toutes ses œuvres subséquentes, et de ce *Conte de Noël* tout particulièrement, histoire de refondation familiale, de famille désunie que la maladie et la mort (toujours présentes chez ce cinéaste) ressoudent, non dans la joie et l'exultation, mais dans la souffrance, les rancœurs, la haine. Et en conséquence histoire de deuil, de dette, d'oubli nécessaire. Donc de réconciliation, qui survient tout à la fin, presque inattendue, qu'on croyait impossible.

Comme toujours chez Desplechin, la mise en scène est la tentative de dénouer tous les fils tordus d'un récit complexe, débridé, rapide, comme au bord du vide. Le cinéaste continue ici de jouer sur la corde raide dans une fiction qui juxtapose de manière précise, à la fois analytique et saisissante, des fragments de vie, de sentiments, d'émotions d'êtres défaillants, dysfonctionnels, en crise, en sursis, revivant chacun à sa manière la vie d'un mort, Joseph.

Pour comprendre cela, quelques mots sur le récit. Il y a Abel Vuillard (Jean-Paul Roussillon) et Junon (Catherine Deneuve) qui ont eu deux enfants, Joseph et Élisabeth. Atteint d'une maladie génétique rare, le petit Joseph doit recevoir une greffe de moelle osseuse. Comme Élisabeth (Anne Consigny) n'est pas donneuse compatible, ses parents ont conçu un troisième enfant, Henri (Mathieu Almaric), dans l'espoir de sauver Joseph. Mais Henri n'a pu lui non plus rien faire pour son frère – et Joseph est décédé à l'âge de sept ans. Après la naissance du dernier enfant, Ivan (Melvil Poupaud), la famille Vuillard s'est remise lentement de la mort du premier-né. Les années passent : Élisabeth est devenue écrivaine de théâtre à Paris, Henri fait des affaires en achetant des sociétés en faillite et Ivan, tout juste sorti de l'adolescence, est le père de deux garçons. Un jour Élisabeth, exaspérée par les abus de son frère, a « banni » Henri et lui a demandé de ne plus revoir la famille. Plus personne ne sait exactement pourquoi. Henri a disparu. On apprend, lors du rassemblement à l'occasion de Noël dans la maison familiale à

Roubaix (ville de naissance de Desplechin, qu'on retrouve dans chacun de ses films), que des examens médicaux ont révélé que seuls deux membres de la famille sont compatibles pour sauver Junon, atteinte de la même maladie que le petit Joseph : Paul, le jeune fils d'Élisabeth, et Henri, qui déteste sa mère et que sa mère déteste.

Dans le vacarme, les cris, les joies et les pleurs, le drame empile ses dépôts de temps retrouvé (souvenirs, flashback, présent) et ses niveaux de conscience et d'inconscience (on est comme dans une veillée au mort, dans un rêve, dans une



scène primitive, dans un trip hallucinogène). On est comme à la guerre : les obus tombent (les répliques méchantes n'arrêtent pas), il y a des gens blessés par l'orgueil, le ressentiment, la jalousie des autres, il y aura l'hôpital qui deviendra enfin le lieu du repos, de l'apaisement, de l'entente. De l'armistice, en quelque sorte. Rien n'a été facile jusqu'à la fin, et la mise en scène épousera étroitement, charnellement le magma obscur, difficile, amer de traumatismes et d'affects qui se formera et se durcira au fur et à mesure qu'avance la fiction. La dénudation de la douleur s'y fait brûlante, délirante, traduite diversement dans un élan fait de chutes et d'envolées, fusionnant confessions, apartés et saynètes théâtrales – qui ne sont pas sans rappeler *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman. Bergman, effectivement : nous sommes bien dans une histoire de fantômes, de charlatans, de revenants, de sang pur et impur (Henri est comme un fils illégitime), d'inceste ou presque (la transfusion du sang du fils à la mère). Une histoire qui se décompose et se recompose dans une tension acharnée, supplicante. Un huis clos fratricide qui laisse aussi passer des moments d'assagissement, de tendresse, de délicatesse.

Tout est ici brutal et raffiné. Découpée en cinq chapitres, la narration coule aisément, emportée dans un flux souverain qui ne craint pas les ellipses et qui table sur les ruptures de ton. Par son mélange de psychodrame, d'hystérie et de burlesque, elle rend cette famille qui se retrouve (dans tous les sens du mot) tout à la fois misérable et splendide. De par sa construction vigilante et risquée, elle fait de chaque membre un spectre et un bouffon. De la maison de Roubaix, le royaume des morts-vivants. De Noël, plus un récit de résurrection que de naissance. Et du film, une œuvre d'une beauté aussi heurtée que rare. **7/10**

France, 2008. Ré. : Arnaud Desplechin. Scé. : Emmanuel Bourdieu et Arnaud Desplechin. Ph. : Éric Gauthier. Son : Jean-Alexandre Villemer, Jean-Pierre Laforce. Mont. : Laurence Briaud. Mus. : Grégoire Hertz. Int. : Catherine Deneuve, Jean-Paul Roussillon, Mathieu Almaric, Anne Consigny, Melvil Poupaud, Emmanuelle Devos, Chiara Mastroianni. 143 minutes. Dist. : Les Films Séville.